

Bérangère

Inspirée d'une histoire vraie

Marie-Thérèse Wident

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier. Ma mère m'annonce la mort de sa petite-cousine Bérangère.

Bérangère flirtait avec le siècle et aurait dû fêter ses cent ans d'ici quelques mois. Elle est partie dans son sommeil.

La nouvelle ne me surprend pas, mais m'attriste profondément. En quelques secondes, elle me projette, trente ans plus tôt, un jeudi d'octobre. Je n'ai pas école. Mon père vient de partir à l'usine. Je m'en rappelle comme si c'était hier. J'en ai encore les larmes aux yeux rien que d'y penser.

Nous habitons au bord de la rivière Diole. Ma mère est derrière son évier. Elle fait la vaisselle. Sous notre fenêtre, passe une péniche. Maman se penche pour décrypter le nom du bateau, aperçoit Bérangère sur le pont qui enjambe la rivière. Elle a une valise à la main.

Il n'a pas été difficile de comprendre qu'elle vient à pied de la gare, distante de chez nous de deux kilomètres. Bérangère a soixante-dix ans.

Elle nous avait écrit pour nous annoncer son retour. Bérangère est veuve. Cela fait des années qu'elle est partie de chez elle pour s'occuper de son petit-fils et tenir la maison de sa fille Lucie à D Dans sa lettre, Bérangère nous disait que Lucie et son mari Jérôme ont décidé, la retraite venue, de quitter D... pour s'installer à Paris et vivre *la belle vie*.

J'entends ma mère qui s'offusque et lève les bras au ciel ! « //s n'ont quand même pas fait ça ! ».

Elle se précipite sur un manteau, l'enfile, pour aller à sa rencontre. Je l'imite. « Sa fille et son gendre auraient pu se déplacer et la ramener. Ils ont une voiture. D ... n'est qu'à une dizaine de kilomètres. C'est quand même pas la mer à boire ! »

De la voir arriver seule bouleverse ma mère. Dehors, il fait froid. Par chance, il ne pleut pas, mais il vente beaucoup. Bérangère se bat pour tenir son chapeau d'une main, tandis que de l'autre elle porte un bagage que je trouve bien petit.

Les joues fripées de Bérangère sont bien rouges quand je l'embrasse. Nous ne nous attardons pas. Ma mère nous presse, nous pousse à l'intérieur de la maison, installe sa petite-cousine près du poêle sur lequel grillent des châtaignes. Bérangère est essoufflée par le trajet. Elle transpire, mais c'est son Eau de Toilette qui flatte nos narines ; elle sent bon la mousse des bois.

Avec un mouchoir à gros carreaux violets, elle essuie la sueur qui perle sur son visage.

Il est treize heures.

- Tu as mangé ?

Bérangère fait non de la tête, mais répond qu'elle n'a pas faim.

- Nous allons déguster des châtaignes. Je suis sûre que tu nous accompagneras.

Puis ma mère prépare un café. Elle s'affaire dans la cuisine, me demande de bien vouloir mettre la valise dans ma chambre. Elle est légère comme une plume.

- Tu n'avais pas précisé le jour de ton arrivée dans ta lettre.

Elle lui verse du café, lui prie de manger des châtaignes ; nous faisons de même. Leurs coques craquent sous nos doigts ; elles sont chaudes à souhait et dégagent une agréable odeur de grillé. Petit à petit, je vois Bérangère reprendre son souffle. Elle croque dans le fruit avec une certaine gourmandise. Je devine qu'elle n'est pas fâchée de cette collation impromptue.

- Je ne le savais pas non plus, - puis elle se penche vers moi, m'examine -, tu as bien grandi. Quel âge as-tu maintenant ?

- J'ai quinze ans.

Je n'ai pas revue Bérangère depuis des années. Après son départ pour D..., elle nous rendait visite une fois par an par l'autocar. Puis un jour, les horaires de la desserte ont

changé et nous l'avons plus revue. Mais elle ne manquait jamais de nous écrire pour la Noël.

Je dois avouer que je ne m'intéressais guère à elle quand elle venait. J'étais d'un âge où je préférais aller jouer dehors plutôt que de tenir conversation avec cette dame que je trouvais déjà bien vieille.

Je sais par ma mère qu'elle vient d'hériter de sa sœur. Un bien tout petit qu'elle a aussitôt mis en location pour deux ronds et six sous. Il y a un appentis en briques rouges accolé à la maison. Maman m'a expliqué qu'il avait été construit par le beau-frère de Bérangère. Il lui servait de remise à fruits et légumes, de cabane à outils et y avait installé un évier pour les travaux salissants.

- Où vas-tu t'installer ?

- Dans l'appentis.

Puis notre visiteuse se lève, fouille dans la poche de son manteau, en extirpe une grosse clé rouillée.

- Tu as des meubles ?

- Je n'ai plus de mobilier. J'ai tout vendu lorsque je suis partie m'installer chez ma fille pour garder les enfants. Lucie avait insisté pour que je ne conserve pas toutes ces vieilleries. Et moi, je pensais que je n'en aurais plus besoin. Tu dois le savoir. C'est toi qui as récupéré ma jolie commode en bois rose. De toute façon, je n'aurais pas su où la mettre, ni le reste d'ailleurs !

Ma mère lui tapote la main en même temps qu'elle lui propose une nouvelle tasse de café.

- Je m'en doutais un peu. Je me suis occupée de ton cas avant que tu n'arrives. Repose-toi un peu. Je vais m'absenter. Je ne serai pas longue.

-Tu vas sortir par ce froid ?

- Tu l'as bien bravée pour venir jusqu'ici !

Elle s'en va sans plus attendre. Me voilà seule avec Bérangère. Elle me demande comment ça va, si j'apprends bien à l'école et quelles sont mes matières préférées.

Elle veut aussi savoir si j'aime lire. Je ne me souviens pas si je la vouvoyais ou la tutoyais. J'hésite à répondre.

Du regard, nos deux générations s'affrontent. Dans ses yeux, je n'y lis que du calme alors qu'en moi la colère gronde. C'est ma mère qui m'a communiquée cette révolte. « Sa fille s'est mise en tête d'aller vivre à Paris ! Elle s'en débarrasse comme d'un vilain bagage après toutes ces années de bons et loyaux services ! ».

- Je lis en peu. De temps en temps. J'emprunte des livres à la bibliothèque de l'école. Vous voulez vous allonger un petit peu en attendant que maman revienne ?

- Tu me vouvoies maintenant ? Je suis devenue si vieille que ça ?

Je rougis.

- Cela fait si longtemps que je ne savais plus.

Elle soupire et en même temps sourit.

- Ton père est à l'usine, je suppose ?

- Oui. Il va rentrer tard.

Je lui propose d'enlever son manteau, la complimente sur la jolie broche qu'elle porte. Un bouquet de muguet.

- Elle me vient de ma mère qui adorait le muguet. C'est un bijou sans valeur. Dans la famille, on se le transmet de mère en fille.

Je préfère ne pas répondre. Pour ne pas lui faire de peine. Sinon je lui dirais volontiers que c'est bien dommage que sa fille se soit débarrassée d'elle de cette façon.

Chez elle, pas un cil ne bouge. Sur sa chaise, elle est droite comme un I malgré son âge. Elle me tapote la joue, me dit que je dois bien étudier mes leçons avant de raconter qu'elle a travaillé dans les champs pour payer les études de sa fille et que ce n'est pas un métier.

La porte de la maison s'ouvre. C'est maman, accompagnée de voisins. Ils doivent être une dizaine. Mais cela fait si longtemps que Bérangère a quitté le village qu'elle ne les connaît pas tous. Elle peine même à reconnaître ceux qu'elle a côtoyés autrefois.

Certains l'embrassent, d'autres lui serrent respectueusement la main en lui donnant du *madame*. Une dame est venue avec un paquet de biscuits de la région.

Ma mère suggère à Bérangère de rester à la maison et de nous confier la clé de l'appentis, mais ce n'est pas connaître sa petite-cousine qui se lève et nous précède déjà.

- Je te laisse ma valise, tu veux bien ?

- De toute façon, tu manges ici et tu dors ici. Tu partageras le lit avec Lili.

En deux secondes, j'ai pris dix ans. A voir tous ces gens autour de moi, je réalise que moi aussi je peux faire quelque chose et je dis oui à ma mère sans hésitation.

Le cortège s'ébranle, avec Bérangère, ma mère et moi en tête. Il nous faut bien une dizaine de minutes pour arriver chez elle. La clé grince dans la serrure. La porte s'ouvre sur un désert ; un endroit sans âme, nu de toute hospitalité ; juste envahi par la poussière, les toiles d'araignées et des outils de jardin.

- Vous allez vivre ici ! S'exclame-la dame aux biscuits

Bérangère opine du chef et lance à la cantonade qu'il vaut mieux un petit chez soi qu'un grand chez les autres et personne ne songerait à la contredire.

Une camionnette arrive. C'est celle d'oncle Paul qui a fait le tour des voisins et tous se précipitent pour le débarrasser du lit en fer, du buffet, de la table en bois, des chaises en paille et d'un petit frigo. Il y a aussi des draps, des couvertures, de la vaisselle, une lampe de chevet, des couverts, un balai, une serpillière, une pelle, des produits de nettoyage, un vase et un bouquet de dahlias rouge carmin.

- Les fleurs viennent de mon jardin. Ce sont les dernières de la saison, dit oncle Paul. C'est pour vous souhaiter la bienvenue. Enfin, fêter votre retour, si vous préférez.

On installe Bérangère sur une chaise. Tout le monde se précipite. On débarrasse le sol bétonné des outils ; les murs des toiles d'araignées. La poussière vole, l'unique carreau de l'appentis retrouve sa clarté, l'évier jauni reblanchit. Un voisin vérifie que le robinet fonctionne toujours. « Il faudra y installer un chauffe-eau ! », s'exclame-t-il. Une voisine s'étonne de l'absence de commodités. Bérangère fait rire tout le monde en précisant que le petit coin se trouve dans le jardin. En deux heures de temps,

l'appentis est devenu habitable. En fin de journée, il est devenu plus accueillant : ci et là, différentes mains ont apporté un rideau, des fruits, des pommes de terres ; d'autres du café et des pots de confiture maison. La nuit tombe que mon père arrive avec un réchaud et un poêle.

Quand nous rentrons chez nous, Bérangère s'écroule de fatigue sur une chaise. Nous la sentons aux bords des larmes. « C'est l'émotion ! », nous confie-t-elle avant d'accepter un bol de soupe puis d'aller se coucher.

Je n'ai jamais oublié cette journée. Bérangère non plus. Elle ne cessera de nous parler l'accueil qui lui avait été fait. Tartes aux pommes, crêpes, confitures... Tout est bon pour nous remercier. Les enfants du quartier ont fini par l'appeler *marraine*. Au fil du temps, le quartier est devenu sa famille. Son petit-fils vient la voir de temps en temps. C'est sa seule visite.

Bérangère ne nous a jamais parlé de sa fille et de son gendre.

Nous n'avons jamais posé de questions et je crois qu'elle nous en a été reconnaissante. Je me suis souvent demandé si « *vivre la belle vie* » était l'unique raison de Lucie pour se séparer de sa mère. S'entendaient-elles ? « Si ça se trouve, c'est *lui* qui ne s'entendait pas avec Bérangère. Tu sais, les conflits, c'est souvent avec les pièces rapportées que ça arrive. », me disait maman.

La lettre de maman est arrivée dans une boîte car il y avait aussi autre chose qui accompagnait le courrier : la broche de Bérangère. Je l'ai prise entre les doigts, me suis souvenue de tous ces premiers mai où je lui offrais du muguet qui poussait dans notre jardin et j'ai pleuré.

Depuis que j'ai épousé un Anglais, j'habite Londres. Cela fait presque six mois que je ne suis pas descendue voir mes parents. Je me suis dit que ce n'était pas bien, qu'il était temps que j'aie leur faire un petit coucou, qu'ils vieillissaient. Ils atteignent l'âge de Bérangère quand elle est arrivée chez nous. Je me suis dit aussi que mes deux enfants ne les voyaient pas suffisamment.

J'ai appelé mon mari pour qu'il annule ses rendez-vous et préparé les valises.